

JEAN ROUAUD

DES HOMMES  
ILLUSTRES



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1993 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1688-1

En milieu d'après-midi il avait grimpé sur le toit en tôle de la remise, sous laquelle sèche le linge, pour tailler les branches du prunier qu'une tempête d'hiver avait emmêlées aux fils téléphoniques. C'était prudent. Un prochain coup de vent risquait de tout arracher, nous coupant provisoirement du monde extérieur. Non que Random occupât une vallée perdue à l'écart de la civilisation, mais nous devons à notre téléphone d'appartenir à une sorte de caste, d'aristocratie locale. Les gens de la campagne, qui n'en étaient pas encore dotés et hésitaient à confier le nom de leur correspondant à l'opératrice, avaient pris l'habitude de venir appeler de chez nous plutôt que de la poste, nous expliquant à demi-mot que nous n'irions pas rapporter, en les déformant, les bribes de conversations que nous ne chercherions pas à entendre. On prenait d'autant plus de soin à bien refermer la porte du bureau et à se boucher les oreilles pour ne pas ressembler à la demoiselle des PTT. Du coup, diminués par cette confiance qui nous honorait, on n'osait rien demander pour la communication. Mais nous tenions à ce privilège.

A la mauvaise saison, le vent de l'Atlantique ne

se contentait pas seulement d'arracher les fils téléphoniques. Par la même occasion il nous privait aussi d'électricité. Selon l'ampleur des dégâts, il nous fallait attendre plus ou moins longtemps, des heures parfois, avant le retour du courant. Le temps de rafistoler un câble, de redresser un pylône, de réparer un transformateur. Le soir, quand brutalement la maison sombrait dans l'obscurité, on s'assurait d'abord qu'il ne s'agissait pas seulement de notre compteur. Il nous suffisait d'entrebâiller la porte du magasin et de jeter un coup d'œil par la grande baie vitrée de la devanture où un lampadaire, fixé sur la façade à hauteur du toit, découpait dans la pénombre un cône de lumière tamisée. Si la panne touchait tout le secteur, on débouchait alors sur un trou noir. Le bourg, envahi par une nuit sans faille, laissait tout juste deviner la silhouette massive des hautes maisons ceinturant la place, et celle plus imposante de l'église. Cette apparence de ville fantôme, ce côté Londres pendant le blitz, on se surprenait à frémir. On se rappelait les récits des bombardements sur Nantes pendant la seconde guerre, quand on imposait à la population, tous feux éteints, de faire le mort.

De temps à autre, émergeant du haut de la place, une voiture prenait dans ses phares les torches secouées par la bourrasque des trois peupliers d'Italie, disposés en triangle autour de la pompe municipale, avant d'entamer une rapide descente, d'éclairer une fraction de seconde la bouteille de Saint-Raphaël peinte au pignon du café-tabac, et

de disparaître dans le virage en replongeant le bourg dans un silence obscur. Le plus vaillant était le cycliste solitaire qui gravissait la côte face au vent, dodelinant, zigzaguant, le faisceau fluet de son ampoule balayant la route devant lui, dégageant un coin de lumière dans cet espace d'encre, le feu rouge sur le garde-boue arrière continuant longtemps à escalader la pente, s'arrêtant, s'inclinant légèrement, et repartant du pas du piéton qui pousse sa bicyclette, les mains sur le guidon. Depuis peu, le catadioptré présentait une forme rectangulaire sur les nouveaux modèles, ce qui nous permettait, même au milieu des ténèbres, sur ce seul indice, de distinguer un nanti. A la mode d'ici, s'entend, car ne s'offraient des bicyclettes neuves que ceux qui n'auraient jamais d'auto, trop vieux, ou les femmes, encore peu nombreuses à se lancer dans l'aventure du permis de conduire, trop moquées.

Quelquefois aussi, perçant la nuit, on distinguait une timide lueur à la fenêtre de la vieille Maryvonne, au-dessus de son épicerie. Comme elle avait l'habitude de s'endormir en lisant, que « brûler du courant » pendant son sommeil dérangerait son sens des économies, elle avait inventé de s'éclairer avec des morceaux de bougie, qu'elle découpait de manière que la mèche s'éteignît d'elle-même après un temps calculé sur sa résistance à la lecture. Elle pouvait ainsi s'assoupir tranquille, les lunettes sur le nez, bien calée dans ses oreillers, le livre échappé de ses mains. Il lui arrivait même, à l'entendre, de le reprendre au petit jour au milieu d'une phrase,

comme si son sommeil n'avait duré qu'un battement de paupières. Tous les voisins s'alarmaient qui la voyaient mourir grillée, eux avec, et tout le quartier dans un gigantesque autodafé. Ils essayaient bien de la dissuader : qu'elle risquait pour sa vie, qu'elle s'abîmait les yeux, que ce n'était pas la peine d'avoir un compteur, que c'était des économies de bouts de chandelle, mais Maryvonne finaude répondait du tac au tac : « Et qui va me payer mon électricité ? » Comme personne ne se proposait, cela donnait du poids à son argument. D'autant que son éclairage à l'ancienne avait le mérite d'être peu coûteux : vu qu'elle avait en charge l'entretien de l'église, on la soupçonnait de récupérer des morceaux de cierges, ceux qui restent plantés sur les pics et dont la cire fondue a noyé la mèche.

Le lendemain d'une coupure de courant importante, elle jouait à l'étonnée en regardant par-dessus ses lunettes. Ah bon ! Elle ne s'était aperçue de rien. Ce petit sourire voltairien au coin des lèvres – elle se remboursait ainsi des réflexions désagréables à son sujet. Et, manière d'enfoncer le clou : « Dans le temps – et qui était encore un peu le sien –, on n'avait pas ce genre de problème. »

Nous non plus. Nous avons les lampes à pétrole. Quand la preuve était faite que tout le bourg était logé à la même enseigne, on les sortait du placard sous l'escalier, avec mille précautions pour ne pas déséquilibrer les fragiles tubes de verre et risquer, en les inclinant, de renverser une goutte de liquide qui poissait le pied des lampes et dont l'odeur âcre

remplissait la maison. Jamais, après usage, maman ne les aurait rangées sans les avoir soigneusement nettoyées et réemballées dans des poches en plastique, maintenues par des élastiques, afin de les préserver de la poussière. De leur propreté dépendait la beauté de l'éclairage.

Les premiers hommes n'avaient sans doute pas une figure plus grave quand ils domestiquaient le feu. On escortait les lampes du couloir à la cuisine en grattant des allumettes pour ouvrir le chemin, jusqu'à ce que, déposées l'une au centre de la table, l'autre près du fourneau, elles fassent toute la pauvre lumière. Une lumière très douce qui projetait nos ombres agrandies sur les murs et qui nous liait plus fort les uns aux autres tandis qu'au-dehors le vent soufflait en rafales. Enveloppés dans ce clair-obscur apaisant, on se serrait autour de la table, incapables de détacher nos regards de l'anneau incandescent sous sa cheminée de verre à l'extrémité de la mèche serpentine baignant dans le réservoir bleuté en forme de bulbe écrasé. Comme pour se chauffer, on approchait les mains de cette source lumineuse et, manière de jouer avec le feu, on improvisait bientôt un petit théâtre d'ombres chinoises. Régulièrement nos revues d'enfant, à la rubrique « Comment occuper tes jeudis pluvieux », nous expliquaient, croquis à l'appui, la marche à suivre. Mais on avait beau s'appliquer, se tordre les doigts, on ne constatait d'une fois sur l'autre aucun progrès. Le canard se confondait avec le chien, l'âne avec le lapin, l'éléphant devait se contenter d'un index ballant pour sa trompe, et le